Document généré le 14 août 2025 09:06

TTR
Traduction, terminologie, re?daction

Mapping Literature. The Art and Politics of Translation. Edited by David Homel and Sherry Simon. Montréal, Véhicule Press, 1988, 127 p.

Jean Delisle

Volume 2, numéro 1, 1er semestre 1989

Carrefours de la traduction

URI : https://id.erudit.org/iderudit/014798ar
DOI : https://doi.org/10.7202/014798ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)
1708-2188 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Delisle, J. (1989). Compte rendu de [*Mapping Literature. The Art and Politics of Translation*. Edited by David Homel and Sherry Simon. Montréal, Véhicule Press, 1988, 127 p.] *TTR*, *2*(1), 169–174. https://doi.org/10.7202/014798ar

Tous droits réservés © TTR: traduction, terminologie, rédaction — Les auteurs, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À la toute fin de son ouvrage, Paul Chavy présente à ceux qui consulteront son livre l'«excusation» habituelle des traducteurs d'autrefois, en les priant d'accorder à son «petit engin» (qui n'est pas petit du tout) leur indulgence pleine et entière. Cette modestie honore l'auteur, mais je doute fort que le lecteur ait besoin de faire preuve de quelque indulgence que ce soit. Ce travail emporte l'admiration.

***Mapping Literature. The Art and Politics of Translation.* Edited by David Homel and Sherry Simon. Montréal, Véhicule Press, 1988. 127 p.**

Cet ouvrage est un coup de sonde. En fait, il s'agit de plusieurs coups de sonde dans l'océan de la traduction littéraire. Les sujets abordés sont très variés; ils vont de la traduction du joual en anglais et en finnois à l'adaptation théâtrale, en passant par la poésie, le féminisme, le sexisme inhérent aux langues, le statut des traducteurs et les droits d'auteur. Mais ce n'est pas tout. Il y est aussi question des rapports qu'entretient la traduction avec la politique, de l'identité nationale et littéraire vue à travers la lentille de la traduction, et de la réception de la littérature québécoise et canadienne-anglaise à l'étranger. C'est beaucoup de matière pour 127 pages de texte. Vaste par la diversité de son contenu, l'ouvrage réunit les réflexions — forcément brèves — de traducteurs, d'écrivains et de traducteurs-auteurs provenant d'horizons les plus divers: Danemark, Finlande, Suède, Norvège, Hongrie, Yougoslavie, Belgique et, bien sûr, de tous les coins du Canada. Couvrir un territoire thématiquement et géographiquement aussi étendu comportait un grand risque: comment éviter de tomber dans les clichés, le déjà-vu, la superficialité?

Malgré quelques inévitables lieux communs, ce recueil de communications livrées lors d'un colloque international organisé par l'Association des traducteurs littéraires du Canada (ATL) à Montréal en 1986 est d'une lecture agréable. Riche d'information, il renferme maintes réflexions originales; tous ceux qui s'intéressent un tant soit peu à la littérature et à la dissémination des œuvres littéraires par la traduction y trouveront des propos fort pertinents. L'ouvrage n'a pas la prétention d'être une monographie exhaustive sur le sujet, vaste à souhait («The Art and Politics of Translation»). Il faut plutôt le voir comme une série d'instantanés que nous livrent des artisans de la littérature et tout particulièrement ceux qui font circuler les œuvres hors de leurs frontières nationales, les traducteurs littéraires, ces spécialistes de l'import-export de la culture.

Le choix des communications et des interventions dignes de publication a été opéré par David Homel et Sherry Simon, tous deux traducteurs littéraires et anciens présidents de l'ATL. Le premier a en outre fait paraître en 1988 un premier roman, *Electrical Storms*

(Random House), tandis que la seconde partage son temps entre la codirection du magazine culturel *Spirale*, l'enseignement de la traduction et la recherche dans cette discipline (et, récemment, sur la littérature québécoise) à l'Université Concordia. Elle est également membre de la rédaction de *TTR*.

David Homel et Sherry Simon ne se sont pas contentés de rassembler les communications enregistrées sur bandes magnétiques et de faire en sorte qu'elle satisfassent aux exigences de l'imprimé. Outre une introduction générale dans laquelle ils dégagent les lignes de force des contributions, ils ont aussi rédigé un texte de présentation pour chacune des trois parties et de leurs sous-sections. Ce travail a pour effet de resserrer la cohésion de l'ensemble qui autrement aurait présenté une grave faiblesse de ce point de vue. Les trois grandes divisions de l'ouvrage «Translation as the Making of Literature», «Translation as a Political Act» et «Literary Identities» correspondent, selon les corédacteurs, aux trois principaux domaines d'influence et de rayonnement de la traduction. Des notes biographiques succinctes sur chacun des 34 auteurs des communications retenues complètent utilement l'ouvrage.

Dans la première partie, l'écrivain-traducteur Barry Callaghan tente de nous convaincre qu'il est possible de traduire rien de moins que de la poésie à partir d'une langue inconnue du traducteur. Il en veut pour preuve son expérience personnelle de traducteur du serbe et du lettonien, langues qu'il ignore totalement. La réflexion de Diderot surgit spontanément à l'esprit: «Il n'est pas nécessaire de comprendre une langue pour la traduire, puisqu'on traduit seulement pour ceux qui ne la comprennent pas.» Ils n'étaient pas rares les traducteurs des XVI^{e}, XVII^{e} et XVIII^{e} siècles qui partageaient cette opinion. Mais au XX^{e} siècle, elle a de quoi étonner. Ne jette-t-on pas l'anathème sur les malheureux qui, ayant une connaissance douteuse de la langue qu'ils traduisent, osent offrir leurs services comme traducteur professionnel, avec les résultats que l'on connaît? Et pourtant, ils ne traduisent pas de la poésie! S'il est vrai, comme le fait remarquer Joyce Marshall, que la pratique de la traduction est un exercice d'approfondissement de la langue vers laquelle ont traduit — généralement sa langue maternelle —, suffit-il vraiment d'avoir des atomes crochus avec un auteur (lu en traduction selon toute vraisemblance) pour prétendre adapter fidèlement ses poèmes? Rien n'interdit de faire de la bonne poésie à partir d'un matériau appartenant à un autre, mais il reste, comme le fait remarquer à juste titre Jean-Paul Partensky dans une intervention, que les traducteurs doivent être conscients de leurs limites. La crédibilité même de leur profession en dépend.

En revanche, la traduction réalisée par un traducteur qui maîtrise bien ses deux langues de travail est la seule vraie critique que l'on peut faire d'un poème, car «the translator is the ideal reader», indique

l'excellent poète-traducteur Robert Melançon. Cela est si vrai qu'il a lui-même révisé son recueil *Peinture aveugle* (pour lequel il a obtenu le prix du Gouverneur général) en prenant connaissance de la traduction qu'en avait fait Philip Stratford. Exercice d'intelligence et d'éloquence, la traduction peut en effet contribuer en retour à parfaire l'œuvre originale. N'est-elle pas un «acte d'amoureuse collaboration», comme l'a si bien dit dans ses *Mémoires* le «pape des traducteurs», Maurice-Edgar Coindreau? Des exemples de collaboration comme celui de Melançon et de Stratford nous prouvent combien il est hasardeux de tracer une ligne de démarcation entre «création originale» et «re-création par la traduction». Bien qu'exemplaire, ce cas n'est pas unique dans les annales de la traduction.

Dans l'atelier consacré à l'adaptation théâtrale, il est ressorti que monter une œuvre traduite pour la scène est un travail collectif et que la version du traducteur n'est jamais définitive. Celui-ci, s'il participe à la mise en scène, doit être disposé à faire toutes sortes de concessions, sur le plan tant de la forme que du contenu. Le jeu des acteurs est soumis à une foule de contraintes qui vont de la simple difficulté de prononciation aux tabous culturels. La société pour laquelle on traduit détermine toujours la manière dont on traduit. C'est un axiome, et en adaptation théâtrale plus que partout ailleurs. Il reste que la musique de la langue y joue un rôle prédominant: «... what is important in the theatre, fait observer Maryse Pelletier, is not the exactness of the words but the effect they create in the context in which they have been placed». En un mot, bien traduire pour le théâtre, c'est savoir maîtriser l'art de l'effet.

La deuxième partie de l'ouvrage, «Translation as a Political Act», comporte trois sections: «Feminist Poetics», «The Battle of Large and Small Cultures» et «Contracts and Copyrights». La première nous fait découvrir que le féminisme et la traduction sont de nouveaux outils permettant de jeter un regard critique sur le langage. Les traductrices féministes, notamment Susanne de Lotbinière-Harwood, Barbara Godard, Sherry Simon et Kathy Mezei, investissent la traduction d'une nouvelle dimension politique. La perspective féministe redéfinit la «voix» du traducteur. La stratégie de Susanne de Lotbinière-Harwood consiste à sortir de l'ombre le sujet féminin là où la langue a tendance à escamoter ou à occulter les réalités féminines. Pour réaliser cette opération de réappropriation, la traductrice adopte «a woman-centred focus» quand elle traduit. C'est que, renchérit Kathy Mezei, «... male translators have subverted, undermined, or transformed women's writing, particularly references to women's subjectivity, bodies, and bodily functions». L'opération consiste donc à corriger les trahisons, à redresser les torts. Tâche don-quichottesque? Pour les auteures féministes, la traduction déformée prend la valeur d'une métaphore de la condition féminine, de l'expérience vécue par les femmes. La question qui se

pose est de savoir jusqu'à quel point les traducteurs masculins ont «perverti» les œuvres écrites par des femmes.

En analysant sommairement une œuvre d'Italo Calvino mettant en scène un traducteur (*Si par une nuit d'hiver un voyageur*), Sherry Simon trace un parallèle entre les femmes et les traducteurs, «the «weak» terms in their respective hierarchies, sexual and literary». Selon elle, une traductrice ne doit pas être un «transparent media». Elle doit faire sentir sa présence, acquérir une visibilité. D'où l'importance des préfaces que les traducteurs et les traductrices devraient prendre la peine de placer en tête de leurs traductions afin de faire ressortir «the complex links between language, culture, and the particular destiny that is desired for the literary work». C'est un appel à une participation active du traducteur pour qu'il se mette totalement au service d'une œuvre et, par ricochet, d'un auteur. Beaucoup d'idées neuves, mais à approfondir, se dégagent de cette section du livre.

La majorité des participants à ce colloque international ne provenaient pas de grands pays dont la production littéraire domine les marchés et les réseaux de distribution (États-Unis, Grande-Bretagne, France). Priorité avait été donnée aux pays dont la culture littéraire jouit d'une moins grande diffusion mais qui, par contre, sont d'importants consommateurs de traduction. Il semble bien que ces pays soient plus réceptifs, plus ouverts, aux productions culturelles étrangères. Ne dit-on pas que la presse écrite des petits pays traite mieux l'information internationale que celle des grands États? Le discours des traducteurs provenant des pays de culture de moindre diffusion est d'autant plus intéressant qu'il prend, par la force des choses (les lois du marché) des allures de combat et qu'il célèbre la vitalité de petites cultures et de leur littérature. *Small is beautiful!* C'est tout particulièrement le cas de la Finlande, l'un des grands pays traducteurs, toutes proportions gardées. Le revers de la médaille est que la traduction des parlers «régionaux», entendus au sens large, est toujours un casse-tête pour les traducteurs; et les solutions pour contourner les difficultés ne sont jamais les mêmes. C'est la loi du cas par cas qui s'applique. C'est là où les traducteurs doivent rivaliser d'habileté et faire preuve de créativité et d'une grande sensibilité linguistique et littéraire. À cet égard, le joual, cet acte de sabotage qui est la manifestation d'une domination linguistique et économique, oblige les traducteurs étrangers à recourir à des informateurs pour comprendre le sens de certaines expressions, tant la langue est meurtrie.

Le chapitre «Contracts and Copyrights» nous apprend que les traducteurs réalisent des gains dans leurs démarches tenaces pour faire reconnaître leurs droits et le principe que «a translation of literature is a literary work». Leur statut professionnel s'améliore, mais les résistances de certains éditeurs sont encore fortes. Des représentants de la Suède, de l'Allemagne de l'Ouest et de la Norvège ont décrit

les nombreux programmes sociaux ou de compensation pécuniaire dont jouissent les traducteurs de ces pays, mesures qui font l'envie de leurs collègues étrangers. Pour le Canada, la championne toutes catégories de la lutte pour la reconnaissance des droits des traducteurs sur leurs œuvres, Patricia Claxton, a brossé un tableau de la situation au pays du bilinguisme et du biculturalisme officiels, assaisonnés de multiculturalisme. Plusieurs participants ont donné des exemples de tarifs en vigueur dans leur pays; ceux qui sont pratiqués au Canada semblent se situer dans la norme.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage, «Literary Identities», apporte les contributions d'écrivains québécois tels que Jacques Godbout, Jean Royer, Marco Micone, Monique LaRue et Alice Parizeau. Plus personne ne met en doute qu'au Canada «translation of literature has been very much a political matter». «Quebec literature was more than mere novels, poetry, and plays: it was the revelation of the aspirations of Quebec society.» Mais, selon Jacques Godbout, il existerait un lien direct entre la peur (du séparatisme entretenue par les Canadiens anglais) et la traduction. «When this fear dissipated, after the referendum in 1980, écrit-il, literary translation also began to decline. It's strange how Toronto publishers progressively became less interested in Quebec books.» Si les statistiques confirment ce diagnostic — ce dont je doute personnellement —, alors les ouvrages traduits n'avaient-ils de valeur que sociologique ou, pis encore, que commerciale? Qu'en est-il de leurs qualités proprement littéraires?

Très intéressante fut la contribution de traducteurs de Finlande, de Chine, de Yougoslavie et des Pays-Bas, qui ont entretenu l'auditoire de la réception de la littérature québécoise et canadienne-anglaise dans leurs pays respectifs. Qu'est-ce qui peut franchir la frontière et qu'est-ce qui n'est pas exportable? La traduction permet de répondre à cette question. On apprend, par exemple, non sans étonnement, que *le Matou* est facile à traduire en finnois, mais que son contenu culturel est difficilement acceptable pour un Finlandais. Qu'un jeune enfant s'enivre comme le fait Monsieur Émile est absolument inconcevable dans ce pays nordique. Le mode de vie plutôt erratique des protagonistes paraît aussi tout à fait anormal pour ce public, qui vit pourtant dans un contexte géographique semblable au nôtre. C'est ce qui explique que l'ouvrage n'ait pas reçu un très bon accueil de la part des lecteurs finlandais.

Comment traduire *Salut Galarneau* en chinois, alors que tous les chapitres du livre commencent par des lettres revêtues d'une signification? Le chinois ne s'écrit pas avec des lettres. Problème insoluble que la traductrice Tai Lai Wong a contourné en traduisant *Au retour des oies blanches* de Marcel Dubé... Un traducteur des Pays-Bas, enfin, Charles Forceville, a exprimé un point de vue des plus pertinents:

«Whatever role Canadian literature may play in helping to establish this elusive Canadian identity, sociological considerations like these are not relevant when it comes to conquering foreign markets.» Les qualités d'une œuvre exportable ne sont donc pas toujours celles que l'on pense. C'est un apport non négligeable de la traduction à la diffusion des littératures et au commerce du livre. Avis donc aux éditeurs et aux écrivains. Nos littératures recèlent peut-être des œuvres non traduites qui trouveraient un large public étranger.

En somme, malgré son éclectisme, *Mapping Literature* est un livre qui fourmille de pistes de réflexion originales et qui méritait d'être publié. Il faut féliciter David Homel et Sherry Simon pour leur excellent travail d'édition. On ne peut pas en dire autant, malheureusement, de l'illustration criarde et assez banale de la page couverture. C'est un livre qui gagne à être ouvert...

BÉDARD, Claude. *Guide d'enseignement de la traduction technique.* Montréal, Linguatech, 1987. 59 p. + Annexes A 1 à A 39.

«Les méthodes sont les vérités les plus précieuses», disait Nietzsche. Une méthode ressortit quelque peu à la recette et au procédé, mais c'est beaucoup plus que cela. C'est fondamentalement l'art d'adapter les moyens aux objectifs. Il s'agit bien d'un art et non d'une science. D'où la part importante de créativité dont peut faire preuve le pédagogue soucieux de faire correspondre le mieux possible ses moyens pédagogiques aux besoins réels de ses étudiants, et cela tout en s'efforçant de maintenir et même de faire grandir leur intérêt pour la matière enseignée. De ce point de vue, la méthode de Claude Bédard nous offre l'exemple d'une belle réussite.

Depuis une quinzaine d'années, un certain nombre de publications visant à faciliter l'apprentissage de la traduction ont fait leur apparition sur les rayons des libraries. C'est le signe que l'enseignement de la traduction professionnelle cherche à quitter les ornières de l'empirisme stérilisant et à préciser ses méthodes. Claude Bédard nous avait déjà donné *la Traduction technique. Principes et pratique* (Linguatech, 1986, 254 p.), qui présente «une vision intégrée des différents aspects de la traduction technique». De nature plutôt théorique, cet ouvrage propose une réflexion sur la traduction technique qui dépasse le stade des considérations purement élémentaires. Y sont exposés avec une clarté exemplaire des principes généraux propres à guider le traducteur de métier tout autant que l'apprenti-traducteur.

On ne peut pas devenir bon traducteur technique si l'on ne *comprend* pas en profondeur le fonctionnement des langues de spécialité. Claude Bédard abat plusieurs mythes, dont celui de la prétendue perfection du vocabulaire technique que l'on croit, à tort, rigoureux, complet et uniformément employé. Plusieurs années de pratique de la